Document generated on 07/19/2025 9:38 a.m.

Moebius
écritures / littérature

mœbius

Sur la pointe des pieds

Jennifer Bélanger

Number 163, Fall 2019

Les corps qui dansent sont toujours les corps de ma nuit

URI: https://id.erudit.org/iderudit/92856ac

See table of contents

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)
1920-9363 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Bélanger, J. (2019). Sur la pointe des pieds. *Moebius*, (163), 25–27.

Tous droits réservés © Moebius, 2020

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

sur la pointe des pieds

Jennifer Bélanger

Tu commences comme ça : la plante de ton pied se soulève et te projette vers l'avant, tu avances, mais tes gestes tremblent. Tes jambes tissent un piège dans lequel tu tomberas un peu plus à chaque pas. Les regards ont déjà commencé à couler sur toi. Tu réponds en baissant les yeux.

Ce lieu n'a pas encore de nom. Plus tard, tu l'appelleras *ton autre chez-toi*.

Au vestiaire, tu laisses des objets sans valeur. Tu ne sais pas si tu pourras les récupérer. Si, plus tard, tu auras le temps de revenir vers l'entrée pour sortir. Tu crois que tu seras avalée. Tu enlèves maladroitement ces couches de tissus qui te recouvrent. Tu acceptes de déplier ta chair. De fouiller l'envers de toi-même. Tu es ici pour ça : te montrer.

La nuit se déverse dans une nuit plus ancienne. Les heures se décousent au rythme des secrets qui se déterrent, propulsés sur la piste de danse. Tu les reçois comme des missives. Tu chuchotes en retour cette envie qui te prend : convulser d'amour, avec fureur, comme lorsque tu t'évanouis.

Tu aimes les corps découpés par les lumières explosives. Tu ne sais rien d'eux. Tu te loves dans l'ignorance. Les ombres te suffisent. Ces corps, tu ne souhaites pas les voir entiers tout de suite. Tu les devines pour mieux te laisser prendre au jeu. La seule règle est de tromper l'œil.

Au milieu des flux, les vibrations te fendent sans d'abord t'effleurer. À la surface des choses, les nervures à vif, les pores élastiques, la sueur te brûle et t'apaise. Tu ne sais pas si cette humidité-là est de toi ou d'une autre. Tu ne crains pas la contamination. Tu es ici pour ça : te fondre en elles.

Tu trébuches un peu. La liberté de ces formes dansantes t'arrive comme une violence. Tes oreilles battent une nouvelle cadence. Ton désir naît dans l'affolement de tes tempes.

Tu remarques que certains pieds se détachent du sol. Suspendus, ils se libèrent de toute pesanteur. Déjouent la gravité. Tu es prise au cœur d'un ouragan, étourdie.

La musique est d'elles. Tu as soif de ces choses qui vont l'une vers l'autre, en harmonie. Tes cordes vocales se gonflent de sons à inventer. Tes veines tambourinent dans ton cou. Les shooters que tu laisses descendre te cognent. Le fond de ton ventre : une caisse de résonance de ce qui, en toi, murmure.

La matière de ton corps change. Tu peux maintenant tirer sur ta peau. L'étendre pour remplir ces trous que tu creuses autour de toi. Tu l'étires comme si c'était un vêtement trop petit. La chaleur d'un feu t'a réduite. Tu ne veux pas expliquer ce feu, mais celles qui te voient perçoivent l'incendie. L'évidence d'une mort qui te taille sur mesure.

Cette peau, tu la retires de tes os, là où elle pend, entre les vertèbres et les côtes. Pour te permettre de mieux respirer et de glisser vers ces filles. De te faufiler là où

elles s'ouvrent, sans les blesser. Tu gis au cœur de toute déchirure, dans le relais des élans qui s'attirent poignets déliés et bouches desserrées.

Tu aperçois des nœuds de langues rouges et bleues. Dans ce désordre, tu cherches à être aveuglée. Tu veux te poser entre des lèvres, rester là un moment. T'arracher à des corps que tu ne connais pas et qui te ramèneront au plus près de toi. Te feront devenir toi.

Tu entends les mains s'incarner en des palmes, les doigts s'écarter pour saisir de l'autre tout ce qu'ils peuvent dans l'urgence. Tu comprends que le jour assassine leurs manières d'être, les cimente à l'intérieur d'une honte. Tu aimes être condamnée à la profondeur de leurs bras.

Ton contact avec elles est tranchant. Tu es marquée par la lisière de leurs vêtements. L'expression *en boîte* te semble ridicule. Tu ris. Tu penses que c'est tout le contraire : c'est une mer qui s'agite, des vagues d'organes, l'infini qui déborde. Tu sais qu'il y a des murs, mais tu ne les sens pas. Seuls tes réflexes te trahissent. Tu souris à l'idée qu'elles s'accrochent à toi, qu'elles te suivent. Qu'au bout de cette nuit, elles aient, dans leur trachée, ce goût un peu doux de salive. Tu ne sais pas nager. Tu risques de te noyer. Tu es ici pour ça : garder ton souffle le plus longtemps possible.

Tu retournes en toi, sur la pointe des pieds.